

Ambroise, jeune chef, se nomme, et à ce nom qui fait pâlir les Pieds Noirs, il s'écrie d'une voix terrible: "Si vous tirez, vous êtes morts." Au lieu de tirer, plusieurs Pieds-Noirs lui tendent les bras. La Robe noire arrive, et au milieu des fumées du calumet, on se fait des présents mutuels. A cause des mauvais chemins, les Têtes-Plates prennent en groupe les Pieds-Noirs, qui étaient à pied. Ceux-ci jugeant probablement les autres par eux-mêmes, ne se fient à leurs vainqueurs qu'à demie, et font à la Robe noire l'honneur de la prier de vouloir bien ne pas s'éloigner. Pour passer sous silence des circonstances qui ne reviennent pas à mon sujet, la rencontre se termina par l'assurance de la part des Pieds-Noirs que désormais eux et les Têtes-Plates ne feront plus qu'un peuple de frères, que la prière des Têtes-Plates sera la leur etc.

Depuis, de nouvelles infidélités ayant donné lieu à de nouvelles hostilités, les Pieds-Noirs apprirent à leurs dépens que les hommes les plus modérés sont les plus terribles quand l'ingratitude se joint à l'injustice pour les forcer de reprendre les armes. Sans avoir perdu un seul des leurs, les Têtes-Plates tuèrent une vingtaine de Pieds-Noirs quoique beaucoup plus nombreux, dans une affaire qu'ils ont eue avec eux, il n'y a pas encore un an.

Cette victoire et la modération avec laquelle les vainqueurs en usèrent, disposèrent si bien les vaincus et tous leurs frères à entendre des paroles de paix, que le R. P. de Smet qui est allé les visiter, les a amenés au point de faire bien augurer de leur conversion. Ce qui nous donne l'espérance que les autres peuplades moins éloignées du royaume des cieux que ceux-ci, se réuniront bientôt à nos chers néophytes pour ne plus faire qu'un seul bercail sous la conduite de même pasteur.

Priez donc le Dieu des miséricordes qu'il daigne achever son ouvrage.

Où suis-je en ce moment que je vous écris? les pattes de mouches toutes tremblantes que vous voyez, doivent vous dire que je n'écris pas sur une table, mais tout bonnement sur mon genou. Je suis assis sous l'autel où j'ai dit aujourd'hui la sainte messe, et cet autel qui n'est appuyé que sur le tronc d'un arbre, n'a pour couverture et pour balustrade que des branches de verdure au travers desquelles le vent qui mugit agite d'une manière bien incommode le papier que je ne puis tenir que du pouce et de l'index, car entre ces deux doigts et le reste de la main gauche se trouve mon encrier, qui sans cette précaution se serait vidé plus d'une fois aujourd'hui. Voilà ce que c'est que d'être missionnaire des sauvages. . . . demandez pour moi ce que vous désirez le plus que je demande pour vous, la persévérance dans la voie où la divine Providence nous a placés. . . . NIC. POINT, Miss. S. J.

L'ÉGLISE DES FRANÇAIS A NEW-YORK.

Correspondance particulière de l'Univers.

New-York, 8 octobre 1846.

Je vous ai déjà dit quelques mois de l'église des Français à New-York. Mais à l'occasion du voyage que notre digne curé va faire en Europe, vous me permettez de revenir sur ce sujet si intéressant pour la France et la religion. C'est toujours vers Paris que se dirige d'abord le missionnaire en quête de secours pour sa chrétienté naissante; mais Paris, ayant de lui-même puisé dans le trésor de ses largesses, aime à être bien édifié sur l'œuvre qu'on l'appelle à soutenir.

Jusqu'en 1842, les nombreux Français qui résident à New-York vivaient, en majorité, dans une grande indifférence sur leurs devoirs religieux. Ils auraient pu fréquenter les diverses églises catholiques que possédait la ville; mais nos compatriotes se distinguent, même à l'étranger, par un profond mépris pour les langues qu'ils ne parlent pas, et la crainte d'entendre un sermon en anglais étant un prétexte suffisant pour dispenser beaucoup d'entre eux de paraître aux offices.

De plus, la population catholique des Etats-Unis est principalement composée d'Irlandais de la classe ouvrière. Il eût fallu se trouver mêlé à l'église avec ces braves gens, et cette égalité devant Dieu eût semblé déplaisante à nos républicains de fraîche date. Il existe à New-York un temple protestant fondé par des réfugiés français en 1704, dix-neuf ans après la révocation de l'édit de Nantes. Le ministre avait profité de l'apathie d'un certain nombre de nos frères pour les attirer à son préche, où ils étaient charmés d'entendre du français. Il bénissait leurs mariages, baptisait leurs enfants, en sorte que bien des familles originaires catholiques devenaient protestantes par paresse et par insouciance. Parmi ceux qui, nouvellement arrivés de France à la recherche de la fortune, s'intitulaient encore catholiques, l'œuvre d'apostasie menaçait de commencer par leurs enfants. On les envoyait aux écoles protestantes, d'où ils sortaient imbus de préjugés contre notre religion et complètement *américanisés*. Rien n'est plus triste que l'intérieur d'une de ces familles d'émigrés après quelques années de séjour loin de leur patrie. Le père ne s'intéresse qu'à la France; il la regrette toujours; il ne veut et ne sait parler que français. — Nous n'avons pas de racines comme les arbres, a dit Sismondi, et cependant nous sommes bien plus difficiles à transplanter.

— Les fils causent entre eux en anglais et s'occupent des clubs qu'ils fréquentent ou des *meetings* auxquels ils sont convoqués. La différence des goûts entre la jeunesse et l'âge mûr, jointe à la différence de langue, d'intérêt, de religion, et à ce que la liberté républicaine donne d'irrespectueux pour toute puissance, ce disparate entre le père et les fils aboutit chez ceux-ci à l'indifférence pour leurs pères et souvent au mépris. — Telle était en 1842 la situation de la colonie française de New-York, lorsque Dieu nous amena Mgr. de Forbin-Janson, qui, ne pouvant faire du bien dans son diocèse, voulut en

faire dans le monde entier. Le pieux évêque dut être profondément affligé comme Français et comme chrétien d'un semblable spectacle. Une retraite qu'il prêcha ouvrit bien des cœurs, dessilla bien des yeux. Il profita de ces bonnes dispositions de son auditoire pour faire comprendre de quelle utilité serait une église que se bâtraient les Français, et qui serait une œuvre de patriotisme et de foi en même temps qu'un foyer de confraternité. Une souscription fut ouverte, et l'église de Saint-Vincent-de-Paul commença. Mais ce n'est pas une médiocre dépense que de construire une église dans une ville comme New-York, où le terrain, les matériaux et la main-d'œuvre sont d'une cherté excessive. La propagation de la Foi donna son puissant appui, et l'on réunit ainsi une somme de 150,000 fr. Mais le terrain seul coûtait les deux tiers de cette somme; pour ne pas laisser les travaux inachevés, il fallut emprunter encore 150,000 fr., et les spéculateurs américains, trouvant l'hypothèque de l'Église solide, s'empressèrent de prêter la somme à 7 p. 100 d'intérêt.

Tout se fait vite ici. Un an après le passage de Mgr. de Nancy, l'Église était ouverte aux fidèles, et depuis cette époque, M. l'abbé Lafont en a été le pasteur. Son zèle réalise et dépasse les espérances qu'avait fait concevoir cette fondation. La foi chez les Français a été ranimée, et bien des familles ont abandonné le préche où les conduisait l'ignorance, pour s'assurer des places à Saint-Vincent. C'est le seul lieu qui nous rappelle notre patrie absente, car nous la retrouvons ici dans les cantiques de notre enfance, dans les cérémonies de notre culte, dans la bouche de notre prédicateur. En Amérique comme en Angleterre, le catholicisme, en se propageant, laisse à ses nouveaux prosélytes quelque chose de leurs vieux préjugés de sectaire. Il est plus facile de convaincre nos frères séparés de la vérité de nos dogmes, que de leur faire aimer nos processions, nos saluts, nos mois de Marie, nos reliques, nos statuts et nos tableaux, toute cette poésie touchante qui plaît tant au cœur du Français, de l'Espagnol et de l'Italien. La sécheresse, le prosaïsme du protestantisme offrent encore de la résistance là où ses raisonnemens ont été vaincus, et c'est pourquoi, dans les églises catholiques américaines, l'on pourrait se croire quelquefois au temple, si la célébration du saint sacrifice ne venait pas rassurer la foi. Aux Etats-Unis, point de ces images richement vêtues, point de ces ornements intérieurs, bouquets de fleurs, lampes, hannières, girandoles, guirlandes, draperies, comme le Mexique les prodigue dans ses splendides cathédrales, bâties par Fernand Cortez. — Un autel au fond d'une salle ne caractérise seulement nos églises, et sitôt la messe terminée, la table du sacrifice est elle-même cachée par une immense chaire que l'on roule au milieu du chœur et où commence un interminable sermon. Je suis loin, du reste, de blâmer les saints missionnaires qui établissent ou qui maintiennent un tel état de choses. La religion, tout en conservant sa merveilleuse unité, suit modifier ses formes extérieures suivant les goûts de chaque peuple. Les apôtres de la Bretagne n'abattaient pas le *men-hir* druidique; ils le surmontaient de la croix. . . .

— Une semblable tactique, essayée par Bossuet dans ses pourparlers avec Leibnitz, n'est que de la modération; elle n'est pas moins licite aux Etats-Unis, et peu à peu la piété du converti produira d'elle-même ce qu'on eût vainement demandé aux préjugés du catéchumène.

L'église des Français de New-York, en déployant aux jours de grandes solennités ces pompes de la religion encore inconnues sur cette terre, rapproche le moment où elles y seront aimées et appréciées. Notre évêque se plaît à les rehausser par sa présence. Il donne ainsi à la première communion de nos enfants, à la procession de la Fête-Dieu, un éclat qui attire en foule les catholiques et amène les imitateurs. Déjà le tombeau du Vendredi-Saint a été reproduit cette année par les seize églises de New-York, et je m'attends dans quelques mois à les voir copier notre crèche de Noël; pauvre crèche, où nous avions de la paille et pas de fleurs, des lambeaux de vêtements, et pas de dorures, et où la misère du Sauveur des hommes dans toute sa vérité venait saisir et déchirer le cœur du chrétien. Ces manifestations touchantes parlent aux yeux du peuple en lui donnant de la piété. Notre église est aussi le point de réunion pour les missionnaires qui sillonnent l'Amérique à la suite des nations indiennes. En arrivant de France, ils aiment à se faire entendre une dernière fois dans leur langue avant de ne parler que celle des Têtes-Plates et des Sioux. C'est leur première étape sur le chemin du ciel.

On comprend quel talent il a fallu à notre curé pour organiser ainsi sa paroisse, quelle activité il lui faut déployer pour suffire à ses occupations, dire deux messes, préparer ses discours, entendre les confessions, visiter les malades français, dissimulés dans une ville plus étendue que Paris. Mais M. Lafont eût cru ne rien faire de durable s'il ne se fût pas emparé des enfants pour les envoyer aux écoles protestantes et leur donner une éducation chrétienne et française. Aux Etats-Unis, le prêtre n'est pas gêné dans l'exercice de ses devoirs d'*enseigner des nations*, par la nécessité de se munir de diplômes universitaires; aucune inquisition ne vient imposer des serments à sa conscience; on a foi en ses vertus et on compte plus sur la patience que sur le savoir pour éclairer et enseigner des intelligences enfantines. M. Lafont a profité de cette liberté, qui est ici une vérité, et maintenant plus de deux cents enfants des deux sexes reçoivent, sous la direction de notre curé, le bienfait d'une instruction qui est accordée gratuitement à la plupart.

L'église de Saint-Vincent-de-Paul fait face aux fortes dépenses de ses écoles, aux frais du culte et au paiement régulier des intérêts de son emprunt. Cela prouve que ses recettes sont florissantes, et, en effet, chaque année elles augmentent avec la foule qui se presse de plus en plus à ses beaux offices